SILVIA

CINELLI

L'ÉLIXIR DES RÊVES

La saga des Campari

ROMAN

GRENELLE

ROMA LIVRES

ROMA LIVRES

L'ÉLIXIR DES RÊVES

Silvia Cinelli

L'ÉLIXIR DES RÊVES

La saga des Campari

Roman

GRENELLE

1

Milan, automne 1882

En décembre, le jardin botanique de Brera déborde de vie en devenir, telle une promesse de renouveau. Depuis son banc près de la fenêtre, Davide observe l'arboretum dépouillé, les arbustes débarrassés de leurs roses et camélias, le tronc nu de la glycine, les bassins d'arrosage gorgés d'eau de pluie. Ce petit bout de terre enchâssé comme un joyau entre les murs de la ville n'a pas toujours été un jardin d'ornement : il y a trois siècles, lorsque le bâtiment abritait un couvent, les Jésuites y faisaient pousser des légumes et des plantes médicinales. Le jeune homme a presque l'impression de les voir, ces vénérables pères, penchés sur les parterres, arrachant les mauvaises herbes, remuant la terre, arrosant, soignant leurs trésors botaniques avec la même ferveur qu'ils mettaient à réciter leurs prières. Agrumes, romarin, anis, menthe, gentiane : ces hommes sages et travailleurs connaissaient les secrets des plantes et se les transmettaient depuis la nuit des temps, de père en père, de frère en frère.

C'était certainement le Seigneur qui insufflait des propriétés médicinales et des essences aromatiques dans les fruits, les feuilles, les graines et les racines, et c'était sans aucun doute

sous sa bénédiction que les frères manipulaient ces dons, dans l'enceinte de leurs laboratoires d'herboristerie, pour en tirer des médicaments et toutes sortes de remèdes destinés à soigner le corps mortel. Mais qui sait si c'était toujours Lui, ou le Malin, qui leur soufflait que ces mêmes ingrédients, macérés dans l'alcool et passés dans des tonneaux et des alambics, pouvaient devenir des eaux-de-vie et des liqueurs exquises, un plaisir pour le palais et une panacée pour l'âme.

« Pssst ! »

Un coup de coude d'Edoardo Brambilla ramène Davide à l'intérieur de la salle de classe. D'un mouvement du menton, son voisin de banc lui montre le cahier sur lequel sa plume a laissé couler une grosse tache d'encre. Davide s'empresse de l'éponger avec un mouchoir, mais le mal est fait. Dans le silence de la classe, le bruit du papier déchiré résonne comme un coup de tonnerre. De son bureau, le professeur de lettres plisse les yeux par-dessus ses lunettes, cherchant en vain la source du trouble parmi les élèves penchés sur leur devoir. Davide froisse rapidement la feuille et se replonge dans le deuxième livre de l'*Énéide*.

Ergo age, care pater, cervici imponere nostrae ;
ipse subibo umeris nec me labor iste gravabit.

Il reprend la plume, la trempe délicatement dans l'encrier et trace la traduction sur la page immaculée.

Allons, mon cher père, montez sur mon dos ;
Je vous porterai sur mes épaules et ce fardeau ne me pèsera pas.

Quo res cumque cadent…

Le silence est à nouveau rompu par quelqu'un qui frappe à la porte. Quelques têtes se redressent au-dessus des pupitres

et le professeur, contrarié, lance un « Entrez !. » Avec respect, un surveillant passe timidement la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Pardonnez-moi, monsieur le Professeur. Monsieur Campari est attendu dans la cour. » Les vingt-huit têtes de la classe se tournent alors à l'unisson vers Davide.

« Que se passe-t-il ? » demande ce dernier sans quitter sa place. L'attitude étrangement aimable de cet homme le met sur ses gardes ; il croit déceler de la pitié dans son sourire forcé.

« Allez, jeune homme, prends tes affaires. On y va. »

Davide se lève et le suit sans poser de questions à travers les couloirs du bâtiment, jusqu'à la cour d'entrée, où l'attend Maruchèt, le domestique au visage africain. Ce jeune homme à la peau mate et au physique imposant a toujours été au service de la famille Campari, mais sa soudaine apparition dans le cloître du lycée, à cet instant précis, a quelque chose de sinistre, d'inquiétant. Emmitouflé dans un lourd manteau noir, il semble être lui aussi une tache sombre parmi les lignes blanches des colonnes, une présence déplacée, une erreur. L'instinct de Davide lui crie de s'arrêter, d'effacer tout ça, mais ses pieds le poussent en avant. Quand il arrive face à lui, Maruchèt sort une main de son manteau, la pose lourdement sur son épaule, puis lui dit simplement : « C'est ton père ».

Ils font le trajet de Brera à la Galerie Vittorio Emanuele II presque au pas de course.

« Ils l'ont trouvé à terre, blanc comme un linge, Madonnina. Ta mère a appelé le docteur, il devrait déjà être arrivé », rapporte le garçon, tout en s'efforçant de suivre le rythme de Davide.

Le Café Campari, à l'angle de la Galerie et de la Piazza del Duomo, est exceptionnellement fermé. Quelques clients, surpris par cette fermeture inattendue, restent plantés devant

l'entrée dans une atmosphère chargée de malheur. Quelques habitués reconnaissent Davide et lui adressent un salut gêné. Mais lui accélère le pas, franchit la porte de l'immeuble quelques mètres plus loin et monte les escaliers deux à deux, tandis que Maruchèt reste en bas pour reprendre son souffle et jurer.

Il entre chez lui comme un coup de vent, traverse le vestibule en appelant sa mère à grands cris, mais c'est Antonietta, sa sœur aînée, qui vient à sa rencontre. Sous sa chevelure rousse, son visage d'habitude si expressif et lumineux arbore une froideur statuaire.

« Maman est à l'intérieur avec le docteur », lui dit-elle en tordant un mouchoir déjà trempé de larmes. Et, le prenant par la main, elle le conduit au salon où Eva, Giuseppe et Guido sont déjà réunis. Dans l'attente.

Une demi-heure plus tard, le diagnostic du médecin s'abat sur eux comme un couperet : crise cardiaque. Après avoir raccompagné le médecin à la porte et l'avoir remercié d'être venu si vite, Letizia retourne au salon. C'est une femme menue mais pas fragile, dotée d'une impressionnante chevelure rousse qui l'empêche de passer inaperçue. Elle s'assied sur le canapé de velours, entourée de ses cinq enfants qui la dépassent désormais en taille – tous, sauf le dernier, qui a dix ans – sans pour autant paraître petite.

« Il va s'en sortir », dit-elle, en regardant ses enfants un par un dans la pénombre de la pièce, à peine éclairée par un feu de cheminée. « Votre père est fort, il a la peau dure, mais il faut prier et garder la foi. Beaucoup en Dieu, et un peu aussi en la science. »

Seul Guido, qui n'est encore qu'un enfant, croit à ce mensonge. Antonietta est une femme adulte, elle a vingt-deux ans, et Eva et Giuseppe sont à peine plus jeunes qu'elle : tous trois ont déjà assez vécu pour savoir ce qui va arriver. Davide voit

leurs visages se ternir et pâlir, il réalise qu'il a compris, et se découvre soudainement adulte.

Cette nuit-là, il ne réussit pas à trouver le sommeil. Dans l'obscurité, les bruits de la maison lui parviennent comme amplifiés : les ronflements de Guido dans le lit voisin, les voix de sa mère et de ses autres frères et sœurs, eux aussi éveillés, au-delà des cloisons fines, le grignotement d'un ver à bois. Il se tourne d'un côté, se retourne encore, essaie de compter jusqu'à cent. Il arrive à quarante et puis se lève brusquement.

La pièce au bout du couloir est éclairée par la faible lueur d'une bougie. Davide avance pieds nus, longeant le mur, et s'arrête sur le seuil. Dans la pénombre, sous les couvertures, se dessine la silhouette reconnaissable de son père, ce corps rond et trapu dont il a toujours été fier : « Je me suis fait tout seul et je me suis fait bien costaud ».

Il entre et s'assied au chevet de son père. Le visage familier lui semble soudain flétri, comme si toutes les douleurs et les fatigues d'une vie s'y étaient gravées d'un seul coup. Il essaie de le visualiser plus jeune, de retrouver une image lointaine dans sa mémoire, mais se rend compte qu'elle est assez floue.

Quand il est né, il y a quinze ans, la famille venait de s'installer dans la Galerie, et Gaspare travaillait jour et nuit pour lancer le Café. De sa petite enfance, Davide se rappelle très bien le froissement des jupes de sa mère entre les tables, sa chevelure alors d'un roux éclatant, ses doigts tambourinant sur la caisse et ce sourire particulier qu'elle offrait toujours aux clients avec l'addition. Mais il ne garde presque aucun souvenir de son père. Gaspare passait ses journées au sous-sol, à préparer des liqueurs, à mélanger, distiller et mettre en bouteille. Une présence fantomatique, souterraine et insaisissable : il était là, quelque part sous leurs pieds, mais on ne pouvait pas le voir.

« Papa travaille, gare à toi si tu vas le déranger », l'avertissait Letizia en l'installant sur un tabouret trop haut pour qu'il puisse en descendre seul. Alors, il balançait ses jambes et se mettait à observer le va-et-vient des clients : des messieurs élégants et des employés tirés à quatre épingles, de nobles dames parées de bijoux et de jeunes femmes trop maquillées, des groupes joyeux et des habitués solitaires prenaient place aux tables et au comptoir du bar, tous en proie à une soif inexplicable. Pour l'étancher, il fallait goûter aux innombrables spécialités de la maison : Elixir Lunga Vita, Huile de Rhum, Liqueur Soprafino Rose, Lait de Vieille, Double Crème de Cacao à la Vanille, Fernet Liqueur Fébrifuge, Vermifuge, Tonique Réchauffant, Anticholérique. À force d'entendre les serveurs égrener ces noms, Davide les avait appris comme une litanie. Mais le nom qui revenait le plus souvent, celui qui était sur toutes les lèvres et à toute heure de la journée, c'était le Bitter à la mode de Hollande, que beaucoup appelaient déjà plus simplement Bitter Campari.

Ce liquide rouge sang était, pour l'enfant, la preuve la plus tangible de l'existence de son père, et il imaginait qu'il contenait l'essence même de cet homme : une boisson qui portait son nom et qui – il en était persuadé – était directement extraite de son énorme corps, en bas, dans la cave. Les clients en prenaient, en buvaient, et à mesure qu'ils vidaient leurs petits verres, leurs humeurs s'intensifiaient et se transformaient : les joyeux devenaient euphoriques, les tristes s'enfonçaient davantage dans leur mélancolie, mais il pouvait aussi arriver qu'un timide prenne confiance ou qu'un malchanceux se mette à rire de ses malheurs. Peu importe ce qu'ils cherchaient, ils trouvaient toujours satisfaction à l'autel de Gaspare et, après avoir absorbé cette sève en abondance, ils repartaient reconnaissants et régénérés, tels des fidèles à la fin d'un rite.

« À bientôt, Carotolin », disaient-ils à Letizia en passant à la caisse pour laisser leur obole. Et ils revenaient encore et encore.

Davide ne savait pas grand-chose à l'époque, mais il en avait compris une : son père possédait un don, un secret qui plaisait à tout le monde.

Dans le silence de la chambre, un râle sec, une respiration haletante. Davide sort de la torpeur dans laquelle il était tombé et voit son père s'agiter dans le lit, cherchant désespérément de l'air. Il se précipite pour le redresser et place des oreillers derrière son dos.

« Papa. »

Gaspare a les yeux ouverts mais ne le voit pas, il se débat dans l'obscurité. D'instinct, Davide lui prend la main. S'il le pouvait, il le tirerait de toutes ses forces du gouffre où il semble sombrer. Il essaie de le guider avec sa voix.

« Papa, je suis là. »

Reviens, voudrait-il lui dire, ne pars pas. Il était venu pour lui parler, pour lui dire des choses importantes, comme « pardonne-moi » ou « je te pardonne », mais il n'est plus sûr d'avoir le temps ou le courage.

Enfin, une lueur se rallume dans les pupilles de l'homme. Il se tourne vers la présence à ses côtés, la distingue.

« Davide… » La voix n'est qu'un faible murmure.

« Je suis là, papa. » Le garçon se penche immédiatement, approchant son oreille des lèvres de son père, attentif. Il suffirait d'un mot de lui pour apaiser son cœur, pour balayer les paroles dures et colériques qu'ils se sont échangées récemment, et pour réparer toutes celles qu'ils n'ont jamais su se dire au cours d'une vie entière. Même une demande, un ordre, n'importe quoi, tant que cela lui prouve qu'il compte encore pour lui. *Ergo age, care pater* : il est prêt à porter son vieux père sur ses épaules.

Mais Gaspare respire péniblement et, les yeux perdus dans le vide, murmure : « Va chercher ta mère ».

Quelques minutes plus tard, Letizia rejoint le mourant. Giuseppe est parti précipitamment chercher le prêtre, tandis qu'à l'extérieur de la chambre, Antonietta et Eva prient assises sur un banc, leurs longues tresses tombant sur leurs châles de laine. Davide est avec elles, adossé au mur, les yeux fixés sur ses pieds nus, désormais aussi froids que des blocs de glace. Derrière la porte, soudain, des bruits étouffés se font entendre, un léger tumulte. La voix de Letizia appelle Gaspare, puis se brise en un sanglot. Ensuite, un silence atroce.

Comme surgi de nulle part, Guido apparaît au bout du couloir. En chemise de nuit, ses cheveux châtain clair plaqués contre son front, son visage encore bouffi de sommeil.

« Que faites-vous tous ici ? »

Davide est incapable de répondre, mais il tend un bras pour l'attirer à lui. L'enfant se blottit contre lui et se met à pleurer doucement. Lui aussi, maintenant, a compris.

« Ce soir, c'est Davide qu'on fête.
Ce soir, le monde lui appartient.
Demain, il prendra le train pour Bordeaux et commencera son apprentissage auprès de Monsieur Jourde. Cette fête célèbre son départ, mais aussi le début de sa vie d'adulte : à son retour, ce sera à lui de prendre en charge l'entreprise et la famille. »

[...]

« Guillaume a montré à Davide les ingrédients – les Français en ont à disposition une variété infinie et moins chère, grâce aux colonies d'outre-mer – et lui a expliqué étape par étape le processus de production. Mais jamais, même sous la torture, il ne lui révélerait les dosages : comme tout liquoriste digne de ce nom, il garde sa formule secrète. Tout comme Gaspare, auquel il ressemble d'ailleurs, avec ses manières solennelles et le soin méticuleux qu'il met dans son travail. »

24,00 € (T.T.C.)
978-2-36677-396-5
9 782366 773965